

## FAIRE UNE PAUSE

Voilà. Le premier jet était terminé. Elle s'était écoutée et, en même temps, avait suivi docilement les clapotis du courant des mots qui babillaient à l'unisson avec elle. Caroline se sentait comme une montgolfière arrimée au sol. Elle avait la tête dans les nuages, les idées légères et irisées comme les bulles de savon qu'on fait enfant, en soufflant dans un jouet en cercle trempé dans de l'eau savonneuse. Mais elle n'avait pas quitté de vue le sol, toujours bien ancrée dans son objectif. S'acquitter d'un travail qui fait sens est porteur d'une vérité aussi personnelle qu'universelle, celle de la satisfaction de soi dans un esprit d'utilité. Cette conscience du bien fait est la même chez le boulanger et son levain prometteur, la violoniste et son récital généreusement applaudi ou l'agent communal et son village bien entretenu. L'esprit est alors clair et libre de voguer sur d'autres occupations sans les relents nauséabonds d'un travail bâclé, creux ou malsain.

Tandis que Caroline se laissait aller à un relâchement paresseux, les mots semblaient encore frais comme des gardons. Qu'allait être la suite de l'aventure qu'elle partageait avec eux ? Ils l'avaient soutenue, rassurée, guidée. Ils avaient mis des grimaces dans son miroir, de la poudre de Perlimpinpin sur le clavier de son ordinateur et des étoiles dans ses yeux. Imaginer qu'ils risquaient de disparaître à présent que son texte était rédigé lui filait un sacré coup au moral. Aïe, c'est vrai qu'ils lisaient dans ses pensées, alors ouste ! On n'allait pas

se gâcher ce moment à la saveur si douce par des questions anticipées et peut-être sans fondement. Dans un élan involontaire de superstition, elle croisa les doigts derrière son dos.

Direction la cuisine, c'était l'occasion rêvée pour ouvrir une bonne bouteille de vin. Le confinement, interdisant toutes soirées copines ou câlines, la privait aussi de ce doux breuvage inlassablement accompagné de son sympathique *tchin*. Respectant le chacun chez soi, Caroline ne voyait ni ses amies, ni son chéri vivant à une trentaine de kilomètres de chez elle. Leurs habitudes gourmandes étaient donc au placard en attendant nouvel ordre. Pour cette parenthèse solitaire par obligation, son choix se porta sur un Corbières ; syrah, mourvèdre, des noms de cépage qui lui chatouillaient l'oreille avant de flatter ses papilles. Les mots l'avaient suivie. Pendant qu'elle remplissait son verre après avoir souri au joli *plop*, son prometteur du bouchon libéré de son goulot, ils se faisaient de plus en plus nombreux. Elle suivait d'un œil distrait leurs mouvements brouillons et bizarres. Elle cherchait quelque chose à grignoter. Ouvrant le réfrigérateur elle vit la terrine lentilles – champignons qu'elle avait préparée le matin même. Parfait. Des cornichons, quelques tranches de pain de campagne et ce petit grignotage impromptu allait être un régal. Caroline se préparait un plateau et, se retournant pour aller s'installer au salon, dut s'arrêter net, saisie d'une stupeur haute comme la tour Eiffel... les mots, fiers comme Artaban, avaient formé cette citation tellement riche de sens : *Tout seul on va plus vite, ensemble, on va plus loin*.

Elle dut reposer son plateau car elle se sentait prise d'une émotion intense qui la faisait trembloter comme un jaune d'œuf dans son coquetier. Elle était bousculée, déboussolée, chamboulée du rez-de-chaussé de sa raison au trente-sixième étage de son cœur dans un ascenseur supersonique. Sa tête allait peut-être bien voler en éclats sous la pression de l'émotion. Il faudrait ensuite recoller les morceaux, mais sans certitude de les remettre au bon endroit ; elle préféra donc se calmer. Glissant le long du mur, elle s'accroupit en riant.